
La croissance du suicide et les problèmes de la société française après les Trente glorieuses

Louis Chauvel

Sociologue à Observatoire Français des Conjonctures Economiques / Fondation nationale des sciences politiques
69, Quai d'Orsay 75007 Paris

En France, au cours des 25 dernières années, le taux de suicide a enregistré une très forte croissance : une élévation de plus de 40 % entre 1977 et 1985. Ensuite, les fluctuations sont semblables à celles du chômage des jeunes ainsi qu'à celles de nombreux indicateurs économiques et sociaux.

Les générations nées à partir de 1950, celles qui entrèrent dans le monde du travail dans une conjoncture dégradée, dont les chances d'intégration se sont réduites, et qui connaissent des risques accrus de déclassements sociaux, assument une part plus élevée du fardeau de cette croissance des suicides, ce qui invite à examiner le lien entre crise et suicide.

Il serait à l'évidence insuffisant de tracer un lien direct, de cause à effet simple et univoque, entre chômage et suicide. Ce serait une interprétation réductrice d'un phénomène plus global. La question est en effet de retrouver la capacité d'ouvrir à chacun la possibilité de se construire des perspectives de vie.

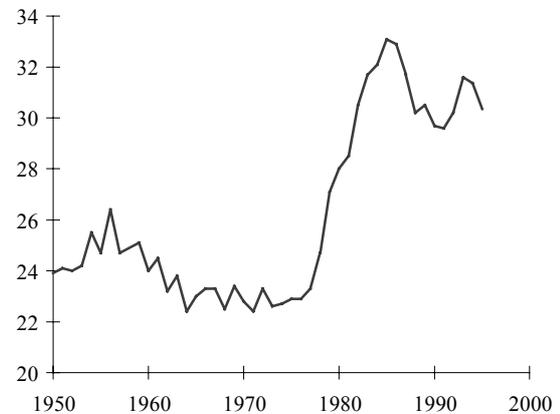
La rupture de la crise

En moins de 8 ans, de 1977 à 1985, le taux de suicide masculin s'est accru de 42 %. Depuis cette date, il continue d'enregistrer des variations au dessus de 30 pour 100 000, selon des fluctuations qui ne sont pas sans évoquer celles de la conjoncture économique (voir Chauvel, 1997a, et *infra*). Pour situer ces évolutions dans une perspective historique plus longue, il faut rappeler que le XIX^e siècle fut marqué par une progression importante du suicide qui a culminé au milieu des années trente après une courte baisse dans le courant de la première guerre mondiale¹ (Baudelot et Establet, 1984). Ensuite, les Trente glorieuses

¹ Les guerres sont très généralement des périodes de rémission du taux de suicide, soit parce que les enjeux collectifs qu'elles impliquent renforcent l'intégration sociale des membres d'une nation, soit que des formes alternatives de suicides s'ouvrent alors à la population.

(1945-1975) ont été marquées par un faible taux de suicide, de l'ordre de 24 pour 100 000, inférieur de 30 % à ce qu'il fut pendant les années de crise de l'entre-deux guerres. C'est ainsi que la fin de la période de croissance rapide et du plein emploi ouvert à tous, qui était le modèle social de l'après deuxième guerre mondiale, fut visiblement accompagnée d'une multiplication des suicides, rien ne permettant d'expliquer, sinon, cette rupture brutale, qui projeta la France dans le haut du classement des pays les plus suicidaires.

Taux de suicide masculin 1950-1995 (pour 100 000)



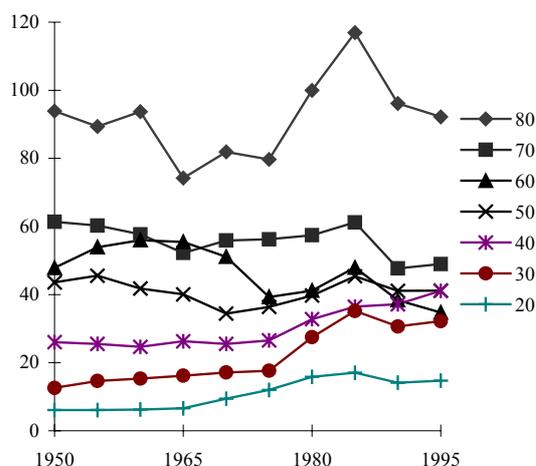
Source : Surault (1995), complété avec INSERM.

L'expansion du suicide chez les jeunes

Cette rupture dans l'intensité du taux de suicide global dissimule une recomposition intense du taux de suicide selon l'âge. Naguère, et depuis plus d'un siècle et demi que le suicide est mesuré, celui-ci frappait essentiellement le troisième et quatrième âge. Plus encore, le taux s'élevait régulièrement et progressivement au long du cycle de vie. C'était une régularité dans le temps, mais aussi dans l'espace : aucun pays occidental n'y échappait. Depuis les dernières années des Trente glorieuses, et plus encore depuis une dizaine d'années, cette

régularité quasi universelle² d'hier est largement remise en cause, en France comme ailleurs, comme si un courant d'évolution, général dans les pays de vieille industrie, remettait en cause les positions respectives des âges, à quelques exceptions près dont l'Allemagne de l'Ouest (voir Chauvel, 1997b pour plus de précisions). Depuis plus de 25 ans, le taux de suicide des « jeunes », entendus comme les moins de 45 ans, s'élèvent, alors que ceux à l'abord du troisième âge, de 55 à 75 ans, ont connu une forte baisse. Les plus de 75 ans — nés avant 1920, pour ceux de 1995 — continuent de connaître des taux de suicide records.

Evolution du taux de suicide par âge décennal (1950-1995)

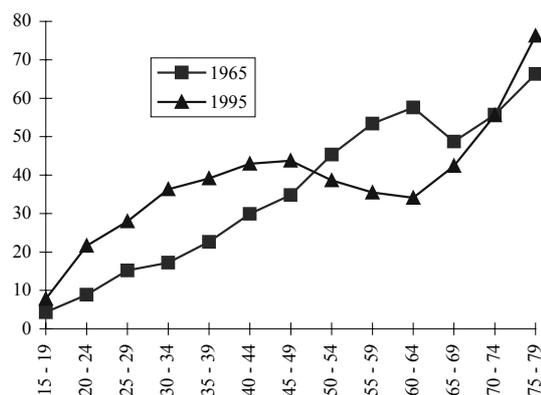


Source : Surault (1995) et INSERM.

Ce changement de répartition du suicide selon l'âge mérite pourtant d'être analysée avec plus de circonspection : si, clairement, en trente ans, le troisième âge a connu une nette amélioration de ses taux de suicide, ni le quatrième âge, ni les actifs en première moitié de carrière n'en ont bénéficié. Il convient en fait de soulever une question importante : s'agit-il ici d'un changement dans le niveau de suicide des différents âges — la jeunesse et la quatrième âge se trouvant plus souvent menacés par le suicide — ou bien de générations différentes, soumises à des contraintes et des risques multiples et différents qu'il s'agit de mettre au jour. En effet, les plus de 75 ans d'aujourd'hui sont issus de générations particulières, qui ont peu bénéficié des grandes avancées sociales des Trente glorieuses, et dont l'intégration à la société salariale de croissance, de plein emploi, et de retraite à l'issue de la vie professionnelle fut nettement moindre que celles qui suivent, et qui sont le « jeune troisième âge » d'aujourd'hui. De même, les jeunes et moins jeunes ayant au plus la quarantaine aujourd'hui ne sont pas simplement

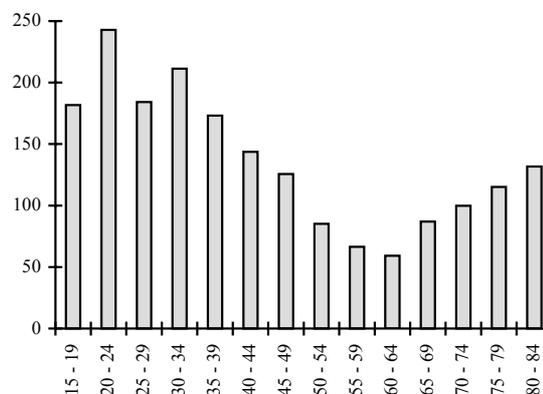
spécifiques de par leur âge, mais aussi par leur génération : ce sont là les premiers à avoir subi dès leur entrée dans la vie adulte la fin du plein emploi, la progressive délitescence du modèle de société salariale, et la moindre intégration sociale, notamment par le travail, mais aussi, plus généralement, la baisse relative des salaires (Baudelot et Gollac, 1997), des revenus (Legris et Lollivier, 1996), le début de la croissance des déclassements sociaux (Chauvel, à paraître 1998), la moindre intégration syndicale, mais aussi familiale (Surault, 1995).

Profil du taux de suicide selon l'âge en 1965 et en 1995



Ces générations, dont les premières naissent à partir des années cinquante, sont ainsi spécifiques de par la moindre place dans le monde du travail, et plus généralement dans la société. Les risques d'échec professionnel, et plus généralement existentiel, s'accroissent nettement pour ces générations, dont de nombreux membres semblent laissés « au bord du chemin », sans emploi, sans famille, sans accès à ces formes multiples d'intégration qui, au temps des Trente glorieuses, étaient assurées à tous.

Evolution relative du taux de suicide 1965-1995 (100 = niveau 1965 de la tranche d'âge)



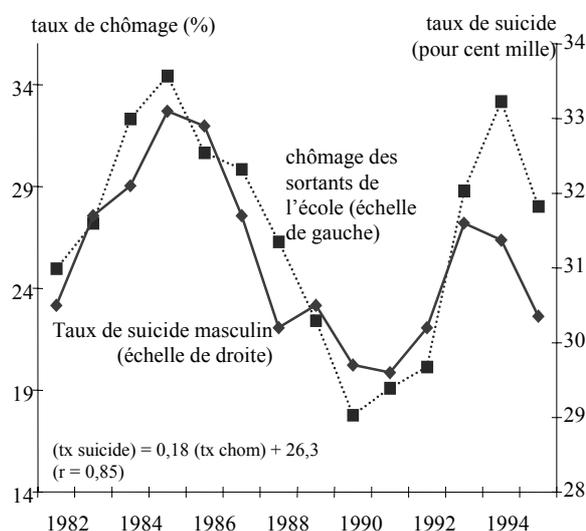
Note : les tranches d'âge de moins de 45 ans ont subi, par rapport à 1965, une croissance de 50 à 150 % de leur taux de suicide, et les 50 à 70 ans une baisse de 20 à 40 %.

² Les tables proposées par Durkheim (1897) le montrent nettement.

Chômage, crise et suicide

Le chômage, ou simplement le non-emploi, est un facteur indubitable de sursuicide au milieu de la vie : le taux de suicide chez les chômeurs et les sans emploi d'une quarantaine d'années est de l'ordre de 100 pour 100 000 (Andrian, 1996). Le point haut du suicide des moins de 70 ans est maintenant autour de 45 ans, l'âge où, pour les populations le plus en difficulté, vient l'heure du constat d'une vie en échec, sans perspective de recommencement, où les chances d'accéder à une autre vie, par exemple avec une retraite aux revenus décentes apparaissent lointaines ou simplement douteuses, faute d'annuités suffisantes.

Il faut aussi souligner aussi la proximité des évolutions du taux de suicide et de celles de nombreux indicateurs statistiques connus pour varier en même temps que la conjoncture économique : les périodes 1977-1984 et 1991-1993 sont des années néfastes de l'économie, qui correspondent à une période d'aggravation des suicides ; 1985-1990 correspond au contraire à une période de rémission. Le taux de croissance de la rémunération des salariés, du pouvoir d'achat des ménages, de la consommation, ou de l'opinion sur le niveau de vie des Français telle qu'elle est mesurée par l'enquête de conjoncture de l'INSEE, etc. sont autant de courbes qui s'ajustent de façon appréciable à l'évolution du suicide, à condition de lisser les séries de façon appropriée, et de tenir compte éventuellement d'une tendance temporelle.

Chômage moins de deux ans après la sortie des études (en %) et suicide total (pour cent-mille)

Pourtant, il convient de concevoir ces rapprochements avec la plus grande circonspection : la tentation est forte de s'arrêter à l'idée simpliste d'un suicide « économique », et de réduire les causes du suicide au seul chômage, ou aux difficultés économiques, autrement dit aux aspects les plus matériels de la « crise ». Ce serait se fourvoyer quant à l'explication du phénomène. Même si ce sont des facteurs indubitables de variation des risques de suicide, tous les chômeurs d'âge mûr ne se suicident pas, et tous les suicidés ne sont pas des chômeurs et des démunis. En effet, en période de progression du chômage, les risques de suicide s'accroissent *aussi* pour ceux qui ne sont en rien concernés.

Le suicide et la dynamique de la civilisation

Le suicide des chômeurs est ainsi la partie émergée d'un iceberg dont il convient de sonder aussi les fondements, sans quoi on risquerait de croire que

l'éradication du chômage est la seule prophylaxie du suicide. En effet, comme le disait Maurice Halbwachs, l'un des successeurs de Durkheim, qui fut aussi dans les années trente l'un des plus fins analystes de ses causes : « Ce n'est pas que la misère des ouvriers qui chôment, les banqueroutes, les faillites et les ruines, soient la cause immédiate de beaucoup de suicides. Mais un sentiment obscur d'oppression pèse sur toutes les âmes, parce qu'il y a moins d'activité générale, que les hommes participent moins à une vie économique qui les dépasse, et que leur attention n'étant plus tournée vers le dehors se porte davantage non seulement sur leur détresse ou leur médiocrité matérielle, mais sur tous les motifs individuels qu'ils peuvent avoir de désirer la mort » (1930, p. 394). Halbwachs nous invitait ainsi à dépasser cet individualisme économiciste pour comprendre que le réseau de causes en est nettement plus large et collectif : il relève de la psychologie sociale, voire de la dynamique de la civilisation.

La période 1945-1975, marquée par un faible taux de suicide, était effectivement caractérisée par de nombreux facteurs économiques favorables, liés au plein emploi, à la croissance de la production, des salaires et des revenus. C'était aussi une société marquée par une forte intégration sociale, professionnelle, familiale, par une forte natalité, par la fondation courageuse d'institutions sociales, mais aussi, très généralement, par une volonté de projection individuelle et collective dans un avenir positif en construction ouvert à tous. Clairement, cette dynamique-là est aujourd'hui mal en point.

Il est clair, d'une part, que la société contemporaine répartit fort mal les chances d'intégration : entre ceux qui font de bonnes études sélectives au bout desquelles l'emploi est assuré et ceux qui prolongent éternellement des cycles longs et dévalorisés, les destins sont distincts. Il est clair, d'autre part, qu'entre ceux qui bénéficient du plein emploi stable toute leur vie et s'apprentent à jouir d'une retraite pleine pendant les vingt-cinq ans que leur laisse en moyenne l'espérance de vie, et l'entrée précaire et sans calcul possible du lendemain de fractions croissantes des jeunes, l'écart entre les générations tend à s'accroître. Beaucoup de choses sont à faire pour concevoir une meilleure articulation entre le devenir des différentes générations et des différentes catégories de la société. Pour autant, il est clair aussi que les valeurs de mobilité ascendante, d'intégration parfaite, de succès dans la compétition, sont peu à peu infondées, voire nuisibles, simplement parce que l'on ne peut plus croire que tous accéderont à ce modèle. En inculquant et en jugeant les jeunes selon ces valeurs et ces critères, qui auraient convenu à la génération précédente et non aux nouvelles, on fabrique certainement moins de succès que de frustrations, d'incompréhension de son sort personnel et à terme d'échecs existentiels.

Dans une large mesure, la société contemporaine a renoncé à prolonger les grands efforts d'investissement orientés vers la construction d'un avenir positif qui avait caractérisé les Trente glorieuses. A l'époque, la mise en place des grands projets industriels, qui ont assuré une partie du plein emploi, les politiques sociales actives, qui proposaient des allocations familiales généreuses, qui ont contribué à élargir à tous la couverture médicale et l'accès à la retraite au bout de la vie professionnelle, la construction en masse de logements sociaux à bas prix, qui voilà trente ans étaient modernes et adaptés au modèle social de leur temps, sont autant d'indices de ce que la société d'antan, celle d'avant 1975, était entièrement orientée vers la construction d'un avenir radieux. Celle d'aujourd'hui se montre à tout le moins hésitante dès qu'il s'agit d'investissement dans l'avenir, et le modèle ancien semble se déliter de toutes parts.

Un tel revirement pèse naturellement plus sur les nouveaux arrivants, ces jeunes qui s'approchent de l'âge où il convient de trouver son indépendance financière et existentielle, et qui constatent à l'évidence le peu de place qui leur est laissée. Il pèse tout autant, et avec des conséquences plus dures encore, sur leurs aînés, nés quinze ou vingt ans plus tôt, arrivés maintenant au milieu de leur vie active, qui, en cas d'échec, se voient laissés au bord du chemin de la croissance, sans moyen de réalisation de soi et sans possibilité de se construire des perspectives de vie.

Pour reconstruire de telles perspectives, les associations de toute nature, qui œuvrent sur le terrain pour recréer des liens là où ceux-ci se déchirent, sont un élément indispensable de la prévention du suicide. Il est essentiel, en effet, que ceux qui se retrouvent à l'écart des enjeux du monde contemporain, et dont les liens familiaux sont absents ou défaillants, puissent trouver appui, conseil, ou simplement une capacité d'expression et d'échange dans une société où de nombreuses portes sont par nature fermées pour ceux qui ne sont pas « dedans ». De même, le travail des institutions médicales et des équipes soignantes est aussi irremplaçable : l'élévation de 40 % des suicides entre 1977 et 1985 dissimule autant de fragilisations sociales, familiales, affectives, relationnelles, et au bout du compte psychologiques. Elles exigent peu ou prou un traitement, ou à tout le moins des interventions précoces, pour ne pas les voir s'amplifier ultérieurement en un décrochement social et psychique irréversible.

Pour autant, ces associations et ces institutions de toutes types risquent fort de ne jamais voir le bout de leur œuvre, puisque celles-ci continueront d'être amenées à traiter les conséquences innombrables et désastreuses, individuellement et collectivement, de ce défaut de perspectives de vie, face auquel,

jusqu'à présent, seuls de médiocres palliatifs ont été trouvés.

Références bibliographiques

Andrian J., 1996, « Le suicide en pleine force de l'âge : quelques données récentes », *Cahiers de sociologie et de démographie médicales*, 36 (2), pp. 171-200.

Baudelot C. et R. Establet, 1984, *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF.

Baudelot C. et M. Gollac, 1997, « Le salaire du trentenaire : question d'âge ou de génération ? », *Economie et statistique*, n°304-305, pp. 17-35.

Chauvel L., 1997a, « Ralentissement économique et suicide », dans L. Dirn, « Tendances de la Société Française », *Revue de l'OFCE*, n°60, pp. 79-85.

Chauvel L., 1997e, « L'uniformisation du taux de suicide masculin selon l'âge : effet de génération ou recomposition du cycle de vie ? », *Revue française de sociologie*, XXXVIII-4, pp. 681-734.

Chauvel L., à paraître 1998, *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes au XX^e siècle*, Paris, PUF.

Durkheim E., 1897, *Le suicide, étude de sociologie*, Paris, Félix Alcan.

Halbwachs M., 1930, *Les causes du suicide*, Paris, Félix Alcan.

Legris B. et S. Lollivier, 1996, « Le niveau de vie par génération », *INSEE-Première*, n°423, janvier.

Surault P., 1995, « Variation sur les variations du suicide en France », *Population*, n°4-5, juillet-octobre, pp. 983-1012.